

# JAMAIS JE NE DÉSI<sup>R</sup>AI MOURIR

Réflexions  
d'un survivant  
de suicide  
noir et queer

*Retrouvez cette brochure et d'autres  
sur [lapagelibre.org](http://lapagelibre.org)*

*Contact : [lapagelibre@riseup.net](mailto:lapagelibre@riseup.net)*

*Licence Creative Commons CC-BY-NC-SA*

**LA PAGE LIBRE**  
*auto-éditions*

Darnell L. Moore - États-Unis 2011

Traduit de l'anglais par Éris



*Ce texte est une traduction du chapitre « Reflections of a Black Queer Suicide Survivor » de Darnell L. Moore, paru dans l'ouvrage Queering Sexual Violence édité par Jennifer Patterson et publié en 2016 par Riverdale Ave Books.*

*Darnell L. Moore est un auteur et militant queer noir américain qui travaille à partir d'un angle anti-raciste, queer, féministe et décolonial.*

*Pour soutenir La Page Libre et recevoir chaque mois une nouvelle brochure dans votre boîte aux lettres, rendez-vous sur <https://www.patreon.com/LaPageLibre> (Abonnement à partir de 3€. Hors France, merci de donner au moins 5€ pour couvrir l'envoi.)*

exemptes de victoires, d'histoires joyeuses, d'amour profond pour soi et les autres, de rire, d'intimité, d'éruptions de louanges envers Dieu et nos ancêtres et le sublime, alors qu'il est facile pour nous d'imaginer cet homme noir queer comme un fardeau social, une statistique et un cadavre ? L'inconfort de mes ami·e·s face à mon mouvement quotidien vers la vie, plutôt que vers la mort, suggère un problème social plus grand : l'attirance de la société envers les hommes queer noirs/racisés défaits et dégradés et déshumanisés et morts. Le temps est venu pour nous de vivre ; de fait, il en a toujours été ainsi. Même si nous vivons parmi des nécrophiles, attiré·e·s par notre décès réel et métaphorique, nous avons ce qu'il faut, en nous individuellement et entre nous ensemble, pour traverser de tels désirs de la même façon que nous vivons (et vivons) en dépit des enchères, des pelotons d'exécution, des lois, des prisons, des coins de rue, des cabinets d'examen des bureaux de santé publique, des poings des étranger·e·s, des bras des amant·e·s et de nos propres mains. Il est facile de vivre lorsque nous pouvons mettre à mort des idées que les autres ont de nous. Alors vivez, mes frères.

consacrer au dur travail de ressusciter nos vies et les vies d'autres hommes queer non-blancs. Pour vivre, nous devons mettre fin à ces choses qui, autrement, causeraient nos propres funérailles.

S'il nous faut nous lancer dans des éloges funèbres, alors que ce soit pour ces choses qui nous poussent à la mort. Par exemple, un bon ami me réprimanda récemment et me demanda que je « sois vrai » et que je laisse tomber mes « performances ». Il remet en question mon bonheur apparent et m'avertit de laisser les autres personnes voir le vrai moi : mes blessures, mes larmes, mes vulnérabilités et mes échecs. Je répondis sur la défensive en lui rappelant que ce qu'il percevait comme une performance adressée au reste du monde (c'est-à-dire ma proclamation quotidienne d'affirmations nourrissant la vie ; mon intention de reconnaître mes forces et mes accomplissements autant que je me concentre sur mes faiblesses et mes échecs ; ma pratique de l'amour propre, du soin de soi et *même* de l'égoïsme au même niveau que je m'investis dans le partage de l'amour, de la préoccupation pour les autres et l'altruisme ; la façon dont je me construis plutôt que me détruire ; dont je souris malgré les larmes ; dont je ris en dépit de la douleur ; dont je vis sans égard pour la mortalité de mon corps...) est mon mode de survie.

Pourquoi alors mon frère/ami semblait insister que la tristesse, la douleur, la défaite et le fait d'être brisé (bien que la vie soit sans aucun doute pleine de tout ceci parfois) caractérisaient ma vie de façon plus réaliste que le contentement, la plénitude, la joie et le triomphe ? Pourquoi, pourquoi, pourquoi sommes-nous prompts à envisager et croire les vies d'hommes queer noirs/racisés comme

Cet essai a paru en ligne sur YoloAkili.com, PrettyQueer.com et TRUTHMagOnline.com. Je suis extrêmement reconnaissant à Yolo Akili, Tom Léger et Uriag Bell, éditeurs des sites en question, pour avoir fait de la place pour mon récit et m'avoir encouragé à le partager largement.

Je grandis à Camden (New Jersey) à une époque, pas très différente du présent, où la ville était connue pour être l'un des espaces urbains les plus défavorisés économiquement et les plus dévastés par la criminalité de l'État et du pays. La pauvreté se faisait voir et sentir. Des amis étaient assassinés avant d'avoir pu fêter leur dix-huitième anniversaire. Le désespoir était perceptible dans les rues, où des maisons gisaient abandonnées le long de voies pavées d'ordures. En dépit de tout cela, je fus élevé avec attention et amour par une jeune mère qui cherchait à protéger son bizarre fils des solides réalités de la vie, grandissant dans un environnement urbain troublé que nous aimions tous deux et appelions « maison ».

Ma mère était victime de violences conjugales. Mon père, qui avait quinze ans quand je naquis, semblait s'y connaître davantage en violence qu'en amour. Et il démontrait cette connaissance à travers ses actes. La première fois où je tentai d'attenter à ma vie, mon père venait juste de battre brutalement ma mère. Je me sentais horrifié, en colère et impuissant. Bien que je ne me souvienne pas des détails de cette agression spécifique, je me souviens bien de ma réponse. Onze années et quelques de vie avaient commencé à se faire sentir comme une éternité de douleur et je voulais en finir vite. Alors je me dirigeai vers la fenêtre de ma petite chambre, des

larmes de deuil dans les yeux, et j'annonçai que j'allais sauter. Je pensais que ma chute distrairait mon père suffisamment longtemps pour qu'il arrête de donner des coups de poing au visage de ma mère, et pousserait les autres membres de ma famille à intervenir face à une situation courante qui bouleversait nos vies à toustes. J'étais un rêveur – je le demeure à ce jour – et je rêvais avec sérieux à une vie après la mort dans une « maison » où la violence et la violation ne seraient pas des phénomènes communs. J'étais fatigué de me couvrir la tête avec des oreillers chaque nuit dans un effort pour étouffer mes pleurs.

Quelques années plus tard, je me retrouvai à l'hôpital après avoir été attaqué par un groupe d'adolescents à quelques maisons de la mienne. J'étais un jeune adolescent noir qui préférait jouer avec les filles. J'étais mince et la plupart des garçons de mon âge développaient un physique musclé. Je portais des lunettes et on m'appelait « l'intello », alors même que d'autres garçons à lunettes étaient réputés « durs ». On me disait que j'étais laid et on me traitait de « crapaud » à cause de ma peau d'un brun sombre, de mes cheveux rêches, de mes grosses lèvres d'un brun rosé, de mes yeux astigmatés, de mes doigts longs, de mes jambes maigres et de mes grands pieds. Les autres garçons étaient réputés « sexy » et « durs » à cause de tout ce que je n'étais pas, ou du moins c'est ce que je pensais. Je m'habillai comme un pasteur presque chaque jour de ma quatrième. J'enfilais un trench-coat, des pantalons larges et des « chaussures d'église » alors que les autres garçons arboraient des chaussures et des vêtements dernier cri et cool. Ma maladresse, mon type spécifique de masculinité « intello/enfant de cœur », mes goûts et mes loisirs, ma corpulence et la façon dont je

mort soit devenue un outil que certains d'entre nous utilisent pour résoudre le problème de notre existence. Il est dur de vivre lorsque les autres nous préféreraient morts.

Tel est le paradoxe qui encadre notre existence et notre survie en tant que personnes noires/racisées identifiées comme hommes dans la communauté globale d'aujourd'hui. Nous vivons – certains d'entre nous – en dépit de la violence et de la négativité incessante qui nous entoure souvent et nous blesse, des politiques publiques contestées, d'une propagande d'État problématique qui tente de nous définir et de nous calomnier, et des mots de condamnation des leaders religieux et de nos familles qui nous affaiblissent et nous tuent. Nous mourons – certains d'entre nous – à cause de ces mêmes choses. Mais nous nous battons (et nous battîmes) – toustes – à travers des états de virulence et de violence dans des communautés où d'autres (et nous-mêmes) ne *nous* voient pas encore dans la diversité de notre expression et de notre beauté. Il nous faut encore être vus, contemplés par-delà les caractérisations que les autres font des hommes queer noirs/racisés comme des négations, comme des problèmes, comme des sujets d'études centrées sur le déficit, comme des êtres sociaux dotés du potentiel embryonnaire de faire et d'être mieux, au lieu d'être humains qui sommes – la plupart d'entre nous – en temps réel en train de faire et être au mieux pour nous-mêmes et pour nos pairs au sein de notre monde partagé. Oui, même par les temps qui courent – post-Nugent, Rustin, Baldwin, Beam, Sylvester, Hemphill, Riggs – les hommes queer noirs/racisés existent dans des terrains idéologiques et au cœur de conditions structurelles qui nous assassinent littéralement. Pour vivre, donc, nous devons nous

le « moi » qui souffrit ces jours sombres – et ceux qui suivirent – était le même « moi » qui se tint près de la fenêtre, le même « moi » qui réfléchit des jours durant à la douleur que j'endurais aux mains des autres, le même moi harcelé, dégradé, découragé, cassé, la folle, le moche, l'intello, la tapette. Je devins maître dans l'art de me percevoir comme les autres l'avaient fait durant des années. Je m'imaginai la victime d'un monde dirigé par ceux qui me détestaient. J'imaginai que je serais victorieux lorsque j'arracherais le pouvoir des mains des autres en prenant la vie sur laquelle ils semblaient avoir toute autorité : la mienne.

*La réalité, c'est que jamais je ne désirai mourir.*

Je souhaitais être libre des situations douloureuses qui érodaient la paix de ma vie. J'étais né dans un monde qui n'était pas prêt pour l'arrivée d'un garçon urbain noir, aimant les hommes et les femmes, négociant le genre, aimant les livres, la danse et la musique, en difficulté économique. En effet, le monde n'est pas et ne fut jamais prêt pour moi et les autres hommes racisés/noirs/queer. Que nous sautions hors des bateaux dans le Passage du Milieu, que nous fuyions des enchères ou des plantations d'esclavagistes, que nos corps nus et déchirés pendaient des arbres de lynchage, que nos corps rôtaient dans nos maisons après qu'on y eut mis le feu, que nos bras et jambes soient arrachés par des chiens dans les rues, que ce soit dans des prisons, des coins de la ville, des rues de banlieue, des cours de justice, des territoires ravagés par la guerre, des cabinets de médecins, dans les bras les uns des autres... les hommes noirs/racisés/queer sont nés dans un monde, et ses divers espaces, où nous avons été rendus hyper-vigilants aux désirs des autres de nous voir mourir. Ça fait donc sens pour moi que la

bougeais mon corps me distinguaient de mes pairs, les autres ados noirs/racisés. Je ne me revendiquais pas « gay », d'ailleurs je ne pensais pas l'être, mais je devins la pédale/folle/minable/salope de mon école et de mon quartier. Et je souffrais émotionnellement et physiquement à cause de ce stigmate et de ce que les autres clamaient de mon identité.

Alors que je tentais de me détendre dans la salle des urgences – après avoir été encerclé par cinq ou six garçons, après avoir été frappé de dix ou douze poings, après qu'on eut versé sur moi cinq litres de kérosène, après avoir vu l'un des garçons (mon voisin) craquer une allumette qui refusait de s'allumer à cause de la force du vent –, je me demandai pourquoi donc ils avaient été si déterminés à m'immoler. À quatorze ans, je présentai simplement qu'ils étaient prompts à attaquer ceux qu'ils considéraient comme faibles, les « tapettes » du quartier. Adulte, c'est toujours ce que je pense : ils me voyaient comme une « tapette » ; un objet féminisé et fétichisé que des vrais hommes pouvaient toucher sans permission, violer, détruire, percer. Ils voulaient me détruire parce que j'étais pour eux un signe vivant de différence, de rébellion subversive, un affront fait à la masculinité noire et à la sacralité de leur hétérosexualité présumée (bien que quelques-uns des garçons « durs » du quartier aient essayé de franchir les limites de leur hétérosexualité avec moi). De bien des manières, c'était la force de ces mêmes idées (c'est-à-dire, qu'est-ce que cela signifie d'être un garçon/homme dans la cité ? Un garçon/homme noir ? Un garçon/homme noir et queer ?) qui avait la main sur mon dos et me poussait, quelques années auparavant, tandis que je me préparais à sauter de ma fenêtre.

D'ici à ce que j'entre dans la petite vingtaine, les pensées suicidaires étaient devenues ma réponse principale lorsque j'avais besoin de m'apaiser. Ces idées me procuraient un étrange réconfort en m'assurant que la douleur traumatique causée par les autres et les circonstances de la vie trouverait une fin. Pour atteindre ce but – un espace de paix, libre de toute victimisation –, j'en vins à la conclusion erronée qu'il fallait que je me sacrifie, *que je meure*, pour être instantanément libre. Je ne réalisais pas que la liberté n'arriverait pas en me donnant la mort – de façon imaginaire ou réelle – mais en transformant radicalement les espaces, en déconstruisant les idées et en ôtant de ma vie les personnes qui en faisaient un enfer depuis lequel j'aspirais au paradis. Ce n'était pas clair pour moi alors, comme ça l'est aujourd'hui, qu'en me tuant j'aurais aidé les agresseurs et les systèmes qui avaient tenté de le faire des années durant. Je devins mon propre agresseur, mon prédateur métaphorique pourvu des mêmes armes (pas si différentes du kérosène et du briquet) que d'autres avaient utilisées contre moi des années auparavant.

Je pensais qu'il fallait que j'améliore, ou plutôt carrément détruise, la cause de mes problèmes : moi. Je trouvai la preuve de ça, en particulier, lors de ma première relation amoureuse avec un frère qui se trouvait être plus jeune de quelques années, quoiqu'il n'en soit pas moins avisé. Je tombai immédiatement amoureux, ou du moins c'est ce que je pensai, d'un gars dont la représentation m'avait secrètement accompagné dans mes rêves : il était grand, musclé comme un athlète, « urbain » et sexy. C'était le genre de type que je pouvais ramener à la maison comme un ami platonique

et avec qui s'envoyer en l'air comme le partenaire fantasmé dont je rêvais. Il était tellement parfait, physiquement, et si mauvais pour moi sous tous les autres aspects. Et, de bien des façons, j'étais mauvais pour moi également. Mon estime de moi était basse et j'attrapais tout ce qui passait pour remplir les trous béants de mon cœur. Je brûlais d'envie qu'autrui m'accorde de l'attention, comme toujours, et je la prenais comme elle venait, bonne ou mauvaise. Je voulais plus que tout ne pas être seul et je me connectai volontairement à un frère qui communiquait de plus d'une manière que la (dé)connexion était le seul chemin qu'il connaissait vers l'amitié. Mes problèmes intérieurs m'appartenaient, cependant. Les caractéristiques de ma personnalité, mes dispositions et mon histoire – l'histoire d'un jeune garçon noir qui vivait clandestinement sous une surveillance constante, le contrôle et la menace de la victimisation – avaient donné un vingtenaire doté d'un fort besoin de communauté et d'amour, de façons qu'il n'avait encore jamais pleinement connues ni à l'école, ni à la maison ni dans ce qui faisait son monde. Et j'étais bien trop disposé à accepter n'importe quoi qui ressemble, même si communauté et amour se présentaient sous forme de contrefaçons.

La mort – une fois encore – semblait la seule option concevable après que mon petit ami me trompa à répétition, m'abusa verbalement, m'agressa physiquement et me quitta. Ma vie dans la vingtaine, qui était censée être pleine de soleil et d'allégresse, fut caractérisée par des jours pleins d'un sommeil sans fin, de larmes et d'un sentiment d'être brisé. Rétrospectivement, il ne fut pas la cause de mon plongeon dans la tourmente, bien qu'il ait clairement aidé à susciter de nombreuses nuits de larmes et d'insomnie, mais